

OREN MILLER

LE ROI SOMBRE

Les Éditions de l'Homme Sans Nom

Collection dirigée par Dimitri Pawlowski

© Les Éditions de l'Homme Sans Nom 2015.
Illustration de couverture : Émile Denis
ISBN : 978-2-918541-16-5

Les Éditions de l'Homme Sans Nom
122, rue de Vincennes - 93100 Montreuil

E-mail : contact@editions-hsn.com
www.editions-hsn.com

PROLOGUE DEVANT LE MUR BLANC

Ce mur était foutrement silencieux.

Le mutisme était un fléau assez répandu chez les murs. Ed avait bien tenté quelques techniques d'approche : la provocation, l'humour, l'agressivité et même le charme, quoi qu'il pensait en manquer dans ce cas précis. Le mur était en pierre, ce qui n'aidait guère au réchauffement. Pourtant, le mur était aussi coincé qu'Ed dans cette cellule. Toujours à la même place, toujours face au jeune homme. Et rien entre les deux.

L'ennui et la folie étaient les deux virus létaux auxquels était très vite exposée une personne condamnée à l'isolement. La peste et le choléra du prisonnier. Difficile de dire par quoi il valait mieux se laisser contaminer. Depuis quelques mois, Ed pensait que la folie remporterait le prix de son âme. Pas de quoi pavoiser, vu l'état.

Déjà cinq ans, seulement cinq ans, que le jeune homme fixait le mur blanc et parfaitement lisse de sa cellule. Au bout de six mois, il avait fait le tour des émotions attendues en pareille circonstance dans un ordre quasi intangible : la sidération, l'incompréhension, le questionnement, la tristesse, la colère, la rage, la révolte, l'abattement, l'apathie, l'indifférence, et le désespoir. En boucle. Au début, cet enchaînement implacable de sensations avait rappelé à Ed qu'il était toujours en vie. Il ressentait, donc il était. Cela le rassurait. Et puis, un jour, rien que la perspective de refaire une boucle de plus provoqua chez lui un état proche de l'hystérie. À cet instant, Ed sut que, tôt ou tard, les frontières entre la raison et la psychose s'affaibliraient. Il ignorait simplement s'il devait le craindre ou le souhaiter.

Il y avait cependant une chose qui pouvait empêcher cet inéluctable dépérissement. Une chose qui pouvait maintenir l'esprit d'un prisonnier hors du délabrement. Précisément la seule chose qui manquait à Ed : l'espoir. L'espoir vous permettait d'endurer. Il supportait toutes les tortures. Il rendait acceptable l'intolérable parce qu'il était porteur d'oubli. Sans espoir, la lutte ne servait à rien, puisque rien ne changerait jamais. La tragédie et le vide dureraient donc autant que l'existence du condamné.

Si on passait sur le jargon juridique, l'emprisonnement à vie assorti d'un complet isolement était donc une condamnation à

mort. Ni plus, ni moins. Mais, dans le cas d'Ed, ce serait une mort lente d'au moins quatre-vingts ans, si on comptait sur l'excellent service de soins de l'établissement pénitentiaire. Le respect des droits fondamentaux avait, ici, des allures d'instrument de torture, et une bonne vieille septicémie aurait été plus humaine. Mais comme le lieu de détention d'Ed était parfaitement entretenu, voire un tantinet immaculé, il avait plus de chances de croiser Dieu dans sa cellule qu'un microbe. Il deviendrait donc un vieux dingue en excellente santé.

Car Ed vivrait vieux, à n'en pas douter. Il avait un cœur solide. C'était le problème des cœurs nobles. Ils sont increvables.

— Il faudrait que je te trouve un nom, lança Ed en direction du mur, puisque ce dernier n'était pas assez courtois pour entamer la conversation.

Le jeune homme aimait la résonance que produisait sa voix dans la cellule. Cela lui donnait une impression de plein. Comme si le son réussissait à grignoter le vide qui régnait dans son espace sans relief. Depuis un an, il parlait tous les jours à haute voix, mais c'était la première fois qu'il s'adressait au mur. Et la première fois qu'il espérait, plus que tout, une réponse.

— Un chouette nom, murmura-t-il sur un ton anesthésié, un chouette nom comme Messaline. Que j'aime ce nom...

Les pupilles d'Ed se brouillèrent comme un buvard gorgé d'encre. Que fallait-il pour tarir les larmes d'un homme ?

— Si seulement tu pouvais me répondre. Un mot, un souffle. N'importe quoi. Je prendrais n'importe quoi.

La première année, Ed avait inlassablement tenté de communiquer avec le personnel qui assurait la distribution de ses repas ou de ses soins. Communication assez rudimentaire puisque Ed se contentait de marteler des « pourquoi ? » à chacun de ses hurlements. Mais les individus qu'il devinait derrière sa cellule n'avaient jamais donné suite à ses cris et supplications. Logique implacable. Qu'aurait valu son isolement s'il avait pu discuter, même seulement quelques minutes ? Une année pour le comprendre. Une année de plus pour expérimenter le questionnement stérile, une nouvelle pour tester le silence. Et une année encore pour parler tout seul.

— Tu ne me répondras jamais, reprit Ed en soupirant. Je ne suis pas encore assez fou pour me l'imaginer.

Il secoua la tête.

— Ils auraient pu me tuer. Ils auraient pu, tu ne crois pas ?
Pourquoi ne l'ont-ils pas fait ?

Ed savait que son cœur trop gonflé d'amour ne le lâcherait jamais. Malgré le désespoir et le déchirement, son cœur tiendrait bon. Car le destin d'Ed était de vivre de grandes choses. Le palpitant avait donc été fait puissant. La vision de son avenir lui creva l'âme, et il eut l'impression que celle-ci se liquéfiait.

Alors, pour la première fois depuis son emprisonnement, il envisagea d'abrèger ses souffrances, puisque son noble organe ne lui servirait plus à rien. Et comme il avait appris à faire les questions et les réponses, les arguments et les contre-arguments, il passa très vite de l'hypothèse à la décision.

Il se leva. Cinq ans d'inactivité avaient eu raison de sa stature plutôt sportive, mais il tenait encore sur ses jambes. Il tourna la tête, face à ce qu'il appelait « l'œil rouge ». Un cercle en relief incrusté dans le mur qui servait tout à la fois de caméra de surveillance, d'interface avec les gardiens, et de système d'ouverture et de fermeture de la cellule. Une sorte de terrible cordon ombilical relié au monde extérieur et qui assurait la subsistance autant que l'enfermement du prisonnier. Le verre recouvrant ce globe encastéré vibrait et s'illuminait de grenat à chaque repas servi ou visite médicale. Ed pensa qu'il pourrait peut-être se briser, pour peu qu'on frappe assez fort. De là à croire qu'en se brisant, les débris pourraient percer son crâne, écourter la peine, il n'y avait qu'un tout petit pas. Ed le franchit.

Il rassembla ce qu'il restait de ses forces et s'élança, transporté par la rage des innocents qu'on a condamnés au pire sans espoir d'un retour au meilleur. Tête la première, il heurta le globe. Un bruit sourd résonna dans le silence. Le sang projeté fit une belle arabesque contre les parois claires tandis que, sous le corps du jeune homme fraîchement rebondi contre le sol, une mare sombre se répandait en ailes de papillon.

Le verre du globe en partie fendu s'alluma et rougit. On entendit un grésillement. De l'autre côté, deux gardiens bien embêtés venaient d'assister à la scène à travers les caméras de contrôle. Dans un soupir d'agacement incontrôlé, l'un d'eux se lamenta :

– Et un de plus...

Ce à quoi son collègue rétorqua :

– Faut vraiment qu'on change la couleur des murs.

1

Solal geignit. Comme personne ne s'en émut, il recommença. Plus fort.

– Je peux compter les racines de mes cheveux tellement elles font mal, grommela-t-il, la tête plantée dans le coussin du canapé.

– Dis-moi, ce truc, c'est vraiment un instrument de musique ?

Ed agita une sorte de bassine en bois flanquée de quatre cordes vaguement tendues et qui produisait un bruit de bêlement de chèvre quand on les titillait. Et Ed les titillait depuis une bonne heure sans être convaincu que l'objet produise une musique digne de ce nom, et ce, quelle que soit la race susceptible de l'entendre.

– Je crois que tu l'utilises pas comme il faut, déclara Solal sur un ton d'expert.

– Y'a un trou et quatre cordes, tu veux l'utiliser comment ? Ou alors, il faut chanter en même temps. Pour que ça s'harmonise.

– Si tu veux qu'on chante, faut boire plus.

Sur ces mots, Solal se laissa glisser en bas du divan et rampa jusqu'à la table basse. Leur chambre d'étudiant n'était pas grande, mais la distance à parcourir fut déjà bien assez douloureuse. Quatre heures plus tôt, Solal avait entraîné Ed dans cinq bars. Or, ce dernier n'ayant pas l'habitude de boire, il avait perdu le compte des débits de boissons au bout du premier.

Solal et Ed étaient amis d'enfance. Ils venaient du même quartier populaire où les enfants sont élevés en commun et bâtissent un royaume imaginaire dans la boue et les cailloux. La solidarité des quartiers pauvres assurait la survie de leurs habitants en faisant naître un esprit de corps. Mais le phénomène de groupe avait son revers : persécution, concurrence et jalousie. Les enfants grandissaient à coups de poing ou à coups de roublardises, selon la corpulence. Dès son plus jeune âge, Solal avait été une force de la nature, un athlète hors normes, ce qui lui avait valu de décrocher une bourse pour entrer dans le prestigieux et élitiste Institut des sciences politiques et techniques de la capitale. En vérité, être accepté dans l'une des écoles supérieures les plus sélectives de la galaxie d'Hypérion n'était au départ jamais venu à l'esprit de

Solal. Tout ce que le garçon avait toujours désiré se résumait en trois concepts relativement simples : des femmes, de l'alcool et de la nourriture. Le tout en quantité. Ce fut à ce moment que l'esprit brillant et rêveur d'Ed était entré en jeu. Il avait expliqué à son colosse d'ami que pour obtenir tout ceci, comme quoi que ce soit en ce vaste univers, il fallait des richesses et un soupçon de pouvoir. Alors les deux garçons, aussi radicalement opposés sur le plan physique et mental qu'on pouvait l'être, firent équipe pour rêver au-dessus de leur condition : l'un par une bourse sportive, l'autre par une bourse d'excellence.

— Dans moins de trois heures, je suis censé me lever et avoir l'entretien le plus important de ma vie, se lamenta Ed. J'ai travaillé tellement dur pour ça. Comment j'ai pu te laisser faire ? Non mais, sérieusement, combien de bars ?

— Arrête de paniquer, mon lapin ! ronchonna son ami en leur servant deux nouveaux verres d'un alcool bon marché acheté dans le dernier bar. Ton entretien, c'est une formalité. T'as fini premier du concours... bidule chose. Comment t'as appelé ça, déjà ?

— La Capacité Magistrale, répondit Ed, un brin blasé par le peu de mémoire de son ami concernant une chose aussi importante.

— Peu importe. Tibérius veut te voir pour te féliciter et te proposer un pont en or, crois-moi. Un pont qui t'amènera jusqu'à ta station-cité chérie, au milieu de tes étoiles ! Et si tu devais pas te fiancer en même temps, je t'envierais presque. (Le garçon fit une pause, l'air concentré.) Parler me fait mal au crâne, déclara-t-il après sa cette longue réflexion. T'as pas mal au crâne ?

— Ce ne sont pas mes étoiles. Elles...

Ed avala de travers et s'étouffa.

— Messaline !

— Ouais, c'est bien son nom. Un poil ronflant.

— Je peux donner le change au professeur Tibérius, mais Messaline va tout de suite voir que je cuve. Elle voit tout.

— Un truc de femmes, précisa Solal en expert qu'il n'était pas.

— Je te déteste.

Pour attester ses dires, Ed fit trois accords particulièrement sonores qui percèrent les tympans de Solal et de tout le troisième étage du dortoir.

— Vois le bon côté des choses, tenta l'athlète après avoir gémi de douleur.

Ed fixa la figure brune et assez grossière de son ami, mais rien d'autre ne sortit de sa bouche.

— Tu ne finis pas ta phrase parce qu'il n'y a aucun bon côté des choses et tu crois que je ne vais pas m'en rendre compte, ou parce que tu as oublié et tu crois que je vais te lâcher ? interrogea Ed.

— Non. Si. Arrête de m'embrouiller. Ah oui ! Le bon côté des choses, c'est que tu n'auras pas à te lever dans trois heures.

— Et pourquoi ?

— Ben parce que t'es déjà debout. T'es con, des fois.

Un insondable désarroi s'empara du visage d'Ed. Il aurait fendu le cœur de n'importe quelle personne, pourvu qu'elle fût sobre. Coupant court à l'improbable échange, Ed pinça à nouveau les cordes de la chose qui ressemblait à un instrument de musique. Il sembla plus apprécier le son ingrat de l'objet que les délires verbaux de son ami. Mais, alors qu'il s'emballait sur une composition de son cru, quelqu'un frappa à la porte et pénétra sans attendre de permission.

— Alors, lança l'individu un peu rondouillard qui venait d'entrer avec force, on a fait un pari, avec Nérion. Lui, il pense que vous êtes déjà à fond question emmerdements. Moi, je pense que vous pouvez encore nous faire un peu plus chier. Du coup, pour éviter qu'on se batte pendant les deux pauvres heures qui nous restent à dormir, ma question est : est-ce que vous êtes complètement à fond, ou est-ce que vous allez encore nous casser les couilles pendant un moment ?

Ed et Solal avaient écouté religieusement la tirade et avec autant de concentration que deux opossums. Leur ami Orféo savait parler. Pas aussi bien que son colocataire, Nérion, mais on sentait qu'il avait été élevé dans les beaux quartiers de la ville. Pour dire un truc simple, il faisait trois fois le tour de l'univers. Classe.

— Tu veux boire un coup ? fit Solal sans se démonter.

— Ce que je veux, c'est dormir, répliqua Orféo en tentant de remettre ses lunettes dans le bon sens. Moi je n'ai pas la chance d'avoir fini mes examens avec les lauriers de la gloire et de pouvoir les agiter au-dessus de ce... C'est quoi, ce machin ? C'est quoi, votre problème ? Ed, c'est indigne de toi.

Classe.

– Sa faute ! s'écria Ed en désignant d'un doigt accusateur le responsable de tous les problèmes.

– Messaline va te tuer, quand elle verra ta tête, menaçait Orféo avant de s'asseoir à côté des deux alcoolisés.

Orféo n'était pas aussi avantagé par la nature qu'Ed, cependant il émanait de lui une retenue et un calme appréciables au sein d'un groupe. Excepté maintenant. Lui et Messaline étaient cousins très éloignés, tous deux issus de la petite aristocratie, comme 80 % des étudiants de l'Institut. Des vieilles familles dont l'origine des titres avait été oubliée depuis longtemps mais dont elles se targuaient encore avec fierté. La colonisation avait permis de fulgurantes ascensions sociales et, des décennies plus tard, une nouvelle noblesse était née en s'inventant sur les vestiges de la conquête d'un territoire vierge. Ils avaient grandi ensemble et leurs parents respectifs auraient accueilli favorablement une union entre eux. Ils avaient grandi ensemble et, quand Ed avait rencontré Messaline dès sa première année à l'Institut, il avait naturellement fait la connaissance d'Orféo, et avec lui de son meilleur ami Nérion.

– Messaline peut pas le tuer, intervint Solal. Elle a déjà acheté sa robe pour les fiançailles.

Il y eut un silence.

– Quoi ? s'offusqua le colosse. Il m'arrive d'écouter ce que les femmes disent. Et elle l'a dit.

Orféo leva les yeux au ciel et prit la bouteille. Son regard dévoilait toute la bienveillance charitable qu'il avait envers Solal et ses manières rustres. L'intelligence d'Ed pouvait le faire passer pour plus argenté qu'il n'était, mais la gaucherie de Solal faisait tache. Et pourtant, Messaline, Nérion, Orféo, Ed et lui formaient un groupe inséparable depuis quatre ans.

– Tu veux chanter ? proposa Ed alors qu'on ouvrait brusquement la porte.

– Je ne sais pas quelle a été la proposition d'Orféo, grogna Nérion en se plantant au beau milieu de la pièce encombrée, mais moi je vais être clair : je vais foutre le feu à cet instrument de malheur, et même à toute la pièce !

Nérion avait perdu de sa superbe. Les cheveux blonds coiffés en as de pique sur un visage tout en longueur et le T-shirt à moi-

tié enfilé, ce fils de la plus illustre famille que comptait l'Institut avait l'air d'un sans-domicile-fixe. Rien que pour cette vision, ses camarades auraient risqué n'importe quelle foudre divine. Nérion était le digne rejeton d'une aristocratie qui s'est endormie sur ses lauriers de gloire et n'a plus que ses yeux pour pleurer, sans plus aucun mouchoir en soie. Tout le monde savait, sans oser aborder ouvertement le sujet, que la famille de Nérion avait subi de graves déconvenues financières, obligeant son fils aîné à quémander une bourse d'études. Ce dernier avait gardé de son impeccable éducation, et du revirement de fortune, un sens irréprochable du sang-froid, une angoisse de l'échec qu'il transformait en obsession pour le travail, et une idée un peu rigide de la loyauté.

– Allez, tempéra Orféo, viens t'asseoir. Tu es réveillé, de toute façon.

– Non, j'ai l'air réveillé ! piaffa le blondinet pâlichon.

– Faut le supplier, nota Solal. Il adore qu'on le supplie.

– On te supplie, dit Ed en gratifiant l'assemblée de son arme la plus redoutable : un sourire éclatant qui donnait à la candeur de ses traits une belle distinction.

– C'est une de nos dernières soirées ensemble, lâcha Solal avec une pointe de nostalgie. Dans quinze jours, les affectations seront connues et on s'envolera tous pour... ailleurs.

– Pas de panique, Solal, tu survivras sans nous, railla Nérion en bâillant à s'en déboîter la mâchoire.

– Je suis sûr qu'on sera ensemble, rassura Ed.

– Sur Ixion ? hoqueta Orféo. Solal et moi, on est loin d'avoir ce qu'il faut pour ça. Nérion et toi, vous nous enverrez des cartes postales du paradis pendant que monsieur Muscle et moi on devra faire nos classes dans une station-cité de seconde zone.

– Hey ! protesta Solal.

– Oh, pardon, railla Orféo, c'est vrai que tes talents de sportif, et cette espèce de don pour la mémorisation de chiffres que tu ne comprends jamais, ça va te garantir une carrière de premier ordre.

– Il fallait travailler plus, pontifia Nérion.

– Oh, ne fais pas trop le malin. Toi aussi, tu as eu chaud aux fesses, rétorqua Orféo. Ed est le seul à avoir vraiment son avenir garanti. Parce que c'est le petit génie du groupe, et le plus chanceux, aussi. Levons nos verres à Ed !

— Bonne idée ! rebondit Solal. Merde, j'ai perdu mon verre...

Emporté un peu malgré lui par l'euphorie de ses camarades, Nérion laissa naître un sourire ténu. Il prit un verre, et les quatre amis trinquèrent à la fin d'une époque et au début d'une autre.

À peine trois heures plus tard, porté par le souffle de la réussite, Ed trouva la force de sortir du canapé de sa chambre. C'était sans nul doute l'accomplissement de ses rêves de voyage, mêlés d'étoiles et de légendes spatiales, qui avait permis de le rendre presque frais ce matin. Il avait laissé les cadavres de ses trois amis dans la chambre, comptant sur le sérieux de Nérion pour les ressusciter à un moment ou un autre.

Il pressa le pas. Il avait peur d'être en retard, alors qu'il serait sûrement en avance. Comme chaque fois. Son cœur battait fort dans sa poitrine et, sans qu'il en ait conscience, son visage glabre affichait un sourire depuis qu'il avait quitté sa chambre. Même si rien n'était encore officiel, ses résultats au concours d'entrée à la préparation de la magistrature de la station-cité, Ixion, lui assuraient une affectation d'office dès la première ou la deuxième année de stage. C'était bien plus que tout ce le petit garçon assis sur son trône de boue et de pierres avait un jour pu espérer en fixant un ciel de nuit entravé de pollution.

Le professeur Harlan Tibérius avait la réputation d'être aussi dur qu'exigeant. Plus grand spécialiste à ce jour en stratégie politique et diplomatique, il faisait la pluie et le beau temps dans l'attribution des bourses aux meilleurs étudiants de l'Institut. Il avait octroyé celles d'Ed et de Nérion à leur entrée à l'école, et c'était encore lui qui supervisait les bourses d'installation des étudiants sortants. Autrement dit, pour tout le monde dans l'établissement, il était Dieu tout-puissant.

— Identification, s'il vous plaît, claqua froidement l'agent de sécurité de l'Institut.

Ed appliqua la pulpe de ses doigts sur le scanner d'identification. Depuis l'attentat terroriste de la semaine précédente qui avait fait pas moins de deux cent cinquante morts, un vent de paranoïa soufflait sur tous les bâtiments publics. Les mouvements contre l'indépendance des stations-cités étaient presque aussi anciens que leur création. Mais, depuis une vingtaine d'années, le

terrorisme s'invitait dans les débats de ceux qui prônaient le rattachement des stations spatiales à l'autorité de la planète autour de laquelle elles étaient en orbite. Et depuis trois ou quatre ans, les attentats des groupuscules terroristes, appelés les « territorialistes », se multipliaient. Le dernier en date avait particulièrement marqué les esprits. Le convoi visé par l'attentat transportait d'importants dignitaires diplomatiques des stations-cités. Ce qui avait cependant rendu cette agression particulièrement traumatisante était que l'explosion du vaisseau s'était produite au moment où il appontait sur le quai. Or, sur ce même quai d'embarquement, dix classes d'enfants attendaient le changement de leur navette pour cause d'avaries. La déflagration démultipliée par les énergies colossales nécessaires aux voyages spatiaux avait emporté près de cent quatre-vingts gamins surexcités par leur premier voyage au milieu des étoiles. La réaction des stations-cités ne s'était pas fait attendre. À coups de déclarations fracassantes, chacune d'elles avait durci sa politique d'immigration et braqué ses systèmes de défense sur la planète qui lui servait de port d'attache. Dans ce joyeux contexte, l'Institut des sciences, qui alimentait plus qu'aucune autre structure les rangs des futurs dirigeants des stations, était sur les dents et s'organisait en milice dénonciatrice et en répression exemplaire.

La loi du silence ayant bercé l'enfance d'Ed comme seule règle de survie, il n'était donc pas un fervent défenseur de la liberté d'expression. Mais le phénomène de délation amplifié par l'excès de zèle des élèves lui faisait néanmoins froid dans le dos. Arpentant les longs couloirs clairs parsemés de colonnades blanches, le jeune homme remarqua qu'on lui jetait quelques coups d'œil curieux. Même s'il avait une aptitude innée à l'art oratoire et que le leadership lui était plutôt naturel, il n'aimait pas être le centre de l'attention. Mais ses brillants résultats tout au long de son cursus avaient fait de lui une sorte de modèle, d'autant magnifié qu'il était issu d'un milieu défavorisé et qu'il lui avait fallu batailler bien plus que les autres pour être à la hauteur des privilégiés. Son histoire donnait de l'espoir, comme les gagnants d'une loterie galvanisent l'ensemble des joueurs.

Parvenu devant la porte sur laquelle on pouvait admirer les lettres holographiques du nom du professeur honorifique Harlan Tibérius, Ed prit une profonde inspiration. Il frappa et entra.

— Professeur ? demanda-t-il, de façon purement rhétorique, puisque le professeur en question était bien visible, assis à son bureau.

Tibérius lui fit signe d'approcher tandis qu'il finissait d'écrire quelque chose. À l'Institut, on avait le culte de l'écriture autant que de la technologie et de la science de la langue globale. Cette particularité s'expliquait aussi parce que la plupart des décisions politiques majeures ne devaient pas laisser de traces. Un papier brûlait toujours facilement, et sa destruction était bien plus irréversible qu'une donnée informatique. Ed contourna les innombrables objets qui s'amoncelaient partout dans la pièce et donnaient des allures de musée à la salle de travail.

— Alors, entama Tibérius en faisant rouler ses épaules voûtées par le poids des années passées à pencher la tête au-dessus de ses ouvrages, comment vivez-vous votre soudaine notoriété ?

— Je pense qu'elle est un peu exagérée, répondit Ed en passant timidement la main dans sa chevelure d'un noir bleuté.

— Ne soyez pas si modeste. Il arrivera des jours plus sombres dans votre carrière, alors profitez sans rougir d'un succès que vous avez amplement mérité.

Ed tordit la bouche en une moue embêtée qui aurait attendri n'importe quel jury. Le garçon avait le genre de physique qui est un atout dans une vie, et ce quel que soit le contexte : des yeux d'un beau vert perlé d'ocre, un teint doré respirant la santé, et une stature harmonieuse bien qu'un peu frêle. Mais cette allure de jeune premier présentait un inconvénient : elle était un livre ouvert sur ses émotions. Ed ne savait pas mentir, et l'hypocrisie chez lui était contre-nature. Cela lui avait si souvent joué des tours que Tibérius l'avait plusieurs fois mis en garde. Il y avait toujours un risque à montrer à ses adversaires potentiels les contours exacts de son âme.

— Vous savez que je ne prendrai pas la direction des sciences politiques à la rentrée prochaine, fit Tibérius en calant son large dos contre le fauteuil qui grinça d'effort.

— C'est le bruit qui court. Vous ne partez pas à la retraite, au moins ? Parce que ce serait gâcher votre talent. Vous êtes le meilleur professeur, ici. Sans vous, j'aurais abandonné au moins trois, ou même quatre fois !

Un large sourire fit gondoler les joues ridées du professeur. L'emportement enfantin du jeune homme le touchait, de la même façon qu'un père l'aurait été par l'admiration de son fils.

— Non, pas encore, déclara-t-il en ménageant un certain suspense. Je vais prendre une autre fonction pendant un temps. Être utile d'une façon différente.

Les yeux d'Ed s'arrondirent. Il avait beau exceller dans la théorie politique, le concept de stratégie de carrière lui échappait complètement.

— Je me rends sur Ixion, termina le professeur en ménageant son effet. J'accepte un poste de conseiller auprès du Président.

Le jeune homme ouvrit la bouche, ce qui lui donna une expression de poisson qui fait des bulles. Tout ce qui touchait la célèbre station-cité le faisait rêver depuis que, tout petit, un marchand de légumes – fort érudit pour un marchand de légumes – lui avait dit que des petits mondes artificiels vivaient, libres, entre les étoiles. Il avait appelé ces mondes les « stations-cités ». Dès l'âge de sept ans, Ed avait commencé à fixer le ciel et fini par ne plus penser qu'à vivre là-haut, dans l'espace, cerné d'astres célestes et suspendu dans le vide de l'univers. Alors, chaque fois qu'il entendait le nom du joyau des stations-cités, ses pupilles vibraient d'un genre de musique qui donnait un supplément d'âme à ceux qui l'entendaient.

— Il est rare que j'arrive à vous clouer le bec, mon jeune ami, se moqua gentiment Tibérius. Il me semble que les mots que vous cherchez sont : « Toutes mes félicitations. »

— Oh, bien sûr ! Pardon monsieur... toutes mes félicitations. Le Président d'Ixion... Ce n'est pas rien.

— Alors vous approuvez mon choix d'abandonner mes fonctions de professeur ?

Ed sourit. Son expression était solaire.

— Vous n'avez pas besoin de mon approbation, répondit-il, mais vous savez que c'est tout ce à quoi j'aspire. Dans ce cas, il m'est difficile d'être objectif.

— Vous ne l'avez jamais été. C'est votre force, et votre faiblesse. Vous vous laissez trop souvent guider par votre instinct et vos émotions. C'était utile lorsque vous deviez survivre dans vos quartiers populaires, mais vous devrez apprendre à avoir plus

confiance en votre raisonnement qu'en votre cœur. Nous travaillerons cela.

Le jeune homme tiqua.

– Nous ? répéta-t-il ? Mais quand ?

– D'ici quelques semaines.

– Mais...

– Quoi ? Ne vous ai-je pas dit que je vous emmenais avec moi ?

Ed se laissa choir sur le premier siège à portée de fesses.

– Vous... Vous... Vous, bégaya-t-il.

– Bien sûr, il faudra faire quelque chose pour votre élocution. Et aussi pour votre coupe de cheveux.

Le vieux professeur finit par éclater de rire face à la gentille torture qu'il infligeait à son élève préféré, lequel était toujours pétrifié sur sa chaise.

– J'ai personnellement appuyé votre dossier pour qu'on vous attribue la première bourse d'installation sur Ixion. Je sais que votre ami Nérion comptait aussi beaucoup dessus, compte tenu des difficultés qu'on lui connaît. J'ai fait en sorte qu'il obtienne néanmoins une aide exceptionnelle. J'ai pensé que la présence d'un collègue de promotion ne serait pas inutile pour supporter la pression. Vous serez concurrents, mais vous aurez aussi les mêmes préoccupations. Allons, mon ami, dois-je appeler un médecin, ou vous allez finir par vous souvenir comment respirer ?

– Je vais sur Ixion, murmura Ed, je vais sur Ixion...

Il sauta soudain sur ses pieds. Il était bouleversé, le cœur au bord de l'implosion.

– Je vais sur Ixion ! cria-t-il, comme s'il avait été seul.

– J'ai toujours aimé votre esprit de synthèse.

– Je n'en reviens pas ! Merci ! Merci beaucoup ! Je ne vous décevrai pas, je vous le promets !

Ed se précipita sur le professeur et lui saisit la main pour la lui secouer avec vigueur.

– Vous avez remarqué que je ne vous ai pas dit pour quelles missions je vous emmenais avec moi ? tint à préciser Tibérius.

– Mes missions ? Quelle importance ? Je suis prêt à faire tout ce que vous voudrez : rédiger des notes de service, nettoyer la cage de vos oiseaux, tout ! Je serai sur Ixion.

Le visage de Tibérius s'arrondit de tendresse, et ses rides s'estompèrent. Le spectacle de la joie d'un si jeune cœur le rajeunissait.

— J'aurais pu être cruel à ce point, sourit-il. Après tout, j'ai une certaine réputation. Non, mon jeune ami, je vous veux comme premier assistant. Au moins la première année. Après, nous vous inscrirons sur la liste d'aptitude aux postes de Magistrat, puis nous verrons si vous vous destinez à une carrière au sein du Sénat judiciaire ou de l'Assemblée des Sages.

Ed lâcha un cri. Il était comme un enfant à qui on venait d'annoncer que sa future chambre serait faite de pain d'épices et de bonbons sans aucun risque de provoquer la moindre carie.

— Le Sénat... L'Assemblée... Quand ? Quand est-ce que nous partons ?

Ed suffoquait. Dans quelques minutes, il lui faudrait un chariot de réanimation.

— Dans trois ou quatre semaines. Il faut encore que je règle certains détails. Et vous aussi, il me semble ? Vous avez une jeune demoiselle à prévenir.

— Vous... Comment savez-vous ?

— Allons donc, vous pensez que les réseaux d'informations ne fonctionnent qu'entre élèves ? Les professeurs aussi ont leurs sources de renseignements. Filez donc, mon ami. Dans très peu de temps, vous ne pourrez plus supporter ma vue, ni la tâche colossale que je vous donnerai à exécuter.

— Ne me ménez pas. Vous verrez, je serai à la hauteur !

Ed n'attendit pas que son mentor réponde. Il fit volte-face et se précipita hors du bureau, en renversant plusieurs feuillets libres dans son sillage. En courant aussi vite qu'il put dans le long couloir, il eut l'impression de voler. Il avait lu quelque part qu'au moment de réaliser ses rêves, l'âme est prise d'une sorte de dépression, comme dans un trou d'air. Une désagréable impression qui se laisse déborder par un sentiment de vide. Il en conclut que c'était la chose la plus idiote qu'il ait jamais lue. Quand on réalisait ses rêves, on planait. Définitivement.

Le jeune homme se dirigea vers le bâtiment des arts. L'Institut des sciences politiques et techniques disposait aussi d'une section artistique. Bien que ce domaine d'activités ne soit pas

sa vitrine la plus prestigieuse, les enseignements qu'il dispensait en la matière étaient tout à fait honorables.

Ed parvint dans le hall central de l'aile des arts. Il prit une seconde pour reprendre son souffle, et aussi pour réaliser qu'il avait omis de demander à Messaline dans quelle salle elle avait cours ce matin. L'euphorie rendait stupide, tout comme l'amour. Il allait se diriger vers le service administratif quand une jeune femme déboula de nulle part pour lui sauter au cou avec tant d'entrain qu'il recula de trois pas.

— Messaline ! s'exclama-t-il avec émotion. Je suis en retard ?

— À peine, mais je te pardonne. J'ai croisé Orféo, il m'a dit que tu avais rendez-vous avec Tibérius et que tu aurais sûrement mal à la tête. Alors ?

Il resserra l'étreinte sur la taille étranglée par une fine ceinture.

— J'ai eu la bourse ! Nous partons sur Ixion dans quatre semaines, au plus tard.

La jeune fille secoua ses longues boucles caramel avec une sensualité triomphante. Ses belles lèvres rosées s'étirèrent pour dévoiler une dentition éclatante.

— Je le savais ! piaffa-t-elle. Je n'en ai jamais douté.

— J'avais quand même de la concurrence, nuança Ed entre deux baisers que son amoureuse lui assénait avec gourmandise.

Elle s'étonna avec l'exagération des précieuses.

— Qui ? Orféo ? Non, Nérion ? Oh ! je t'en prie. Nérion a toujours été sur tes talons mais n'a jamais eu ce qu'il faut pour te voler la première place. Ne t'en fais pas, il n'a plus de fortune, mais il a encore un nom.

— Tibérius a fait un geste, il viendra sur Ixion.

— Oh, la gentille aumône, ironisa-t-elle sans se cacher.

— C'est mesquin, sermonna tendrement Ed.

— Il s'en remettra. Parlons d'autre chose ! Il faut se préparer pour nos fiançailles.

— Justement, interrompit Ed, un voile de gêne assombrissant ses yeux. Est-ce que tu ne crois pas qu'on devrait repousser la cérémonie ? Avec mon affectation, cela va nous obliger à précipiter les choses. Je ne veux pas qu'on les bâcle.

Messaline fronça les sourcils et retroussa son nez. La fausse colère lui donnait des airs de princesse.

— Il n'en est pas question, fit-elle mine de bouder. Écoute-moi bien, Ed, je sais que tu n'aimes pas qu'on aborde ce sujet, mais il va bien falloir, à un moment. Tu vas jouer dans la cour des grands, maintenant. Et, dans cette cour, l'étiquette et la réputation, ça compte plus que tout. Plus que le talent, même.

Le jeune homme se raidit.

— Nous allons donc nous fiancer et nous marier immédiatement après, affirma Messaline sur un ton dépourvu de possibilité d'appel.

— Il est hors de question que je t'épouse pour que ton nom me donne une naissance que je n'ai pas. Je veux t'épouser parce que je t'aime. C'est tout.

— Mais je sais que tu m'aimes. Ed, tu es à deux doigts de réaliser ton rêve, et je veux participer à ce rêve. Je déteste ma famille. Rien qu'une bande d'hypocrites bouffis d'orgueil ! Mais si mon nom peut aider à nous construire une vie parfaite, alors je n'hésite pas.

— Je... Je ne sais pas, soupira Ed. Je trouve ça tellement cynique.

— Le monde est cynique, mon amour. Désolée de briser tes illusions. Quand tu seras à la tête d'Ixion, tu pourras changer le système et faire de grandes choses. Mais avant, il faut rester dans la course et jouer avec ses règles.

Ed fit glisser ses doigts autour du visage ovale de Messaline. Son regard devint velouté quand il croisa les pupilles charmantes de la jeune femme. Elle se mordit les lèvres en un geste adorable et sciemment sensuel.

— Je ne veux pas qu'un jour tu le regrettes, souffla Ed sur l'épiderme de perle de Messaline. Malgré tous mes efforts, je ne serai jamais complètement de ton monde, et j'ai peur qu'un jour il te manque.

— Je ne veux pas de mon monde. Je veux le nôtre. Je veux t'aider, s'il te plaît...

Le jeune homme effleura les lèvres de la jeune fille des siennes, puis les alourdit d'un baiser charnel, lequel fit agréablement pression sur la nuque de l'embrassée.

— Bon, alors laisse-moi au moins faire les choses à peu près classiquement. Est-ce que tu veux m'épouser ? susurra-t-il avec un sourire rayonnant.

– Évidemment ! couina-t-elle en resserrant l'étau de ses bras délicats.

– Allons dans un endroit plus calme.

– Et je sais où !

Dans un geste tout en coquetterie, Messaline saisit la main d'Ed. Tandis qu'elle s'apprêtait à faire voler sa chevelure avec stratégie, une dizaine d'hommes armés débarquèrent brusquement dans le grand hall de l'Institut. Armes paralysantes au poing, les individus vêtus d'un impressionnant uniforme d'intervention encerclèrent le couple en une fraction de seconde. La fulgurance de l'action sidéra les jeunes gens qui ne trouvèrent rien à dire ou faire d'autre qu'observer la scène en spectateurs atterrés, tout comme le reste des étudiants présents. Quand l'un des hommes d'action cria le nom d'Ed, tous comprirent que la surenchère de moyens avait été déployée pour un seul individu. Il fallut qu'il entende trois fois hurler son nom pour qu'Ed réagisse enfin. Il prit la main de Messaline et la tira vers lui dans un réflexe protecteur dérisoire en la circonstance.

– Oui... ? bredouilla-t-il sur un ton étouffé. Que se passe-t-il ?

– Vous êtes Ed Noxx ? réitéra l'un des représentants de l'ordre.

– Oui, je suis bien Ed Noxx, mais...

– Veuillez vous écarter, mademoiselle, ordonna l'homme sans cesser de viser Ed de son arme.

– Ed, balbutia Messaline, qu'est-ce qu'ils veulent ?

– Tout va bien, tenta de la rassurer Ed, sans grand succès.

Fais ce qu'ils te disent.

– Quoi ? Non !

– Je t'en prie, mon ange, tout va bien. Ce n'est qu'une blague, tu le vois bien ? S'il te plaît.

À contrecœur, Messaline recula, et chaque pas qu'elle fit semblait lui provoquer une douleur intolérable. À peine fut-elle éloignée de cinq mètres, que six hommes fondirent sur Ed comme une nuée de rapaces affamés. La jeune fille vit son compagnon disparaître sous les uniformes sombres, et aucune des supplications qu'elle jeta à la figure de ces agents de l'ordre ne put enrayer les choses.

Le menton d'Ed heurta le marbre au sol en faisant claquer

douloureusement ses dents. Il lâcha un cri étouffé mais n'eut pas le temps de se préoccuper d'avoir mal. Il fut décollé la seconde suivante par trois paires de bras musclés, et ses mains furent entravées dans son dos presque simultanément. C'était comme s'il avait été un pantin happé par un tourbillon. Son corps, ses membres, rien ne lui appartenait plus. L'effet de surprise marcha admirablement bien, car le jeune homme ne put dire quoi que ce soit tant la violence de l'action le paralysa. Quand il put enfin se rendre compte qu'il était à nouveau debout, il remarqua que pas moins de trois hommes le tenaient, au point que ses pieds touchaient à peine le sol.

— Est-ce que vous pouvez au moins me dire ce qu'il se passe ? réussit enfin à articuler le jeune homme.

— Vous êtes en état d'arrestation, riposta l'un des hommes des forces de l'ordre tandis qu'il confirmait à ses supérieurs la neutralisation du suspect dans son interface de communication.

— « Suspect » ? répéta Ed, le regard halluciné. Mais de quoi ?

Ignorant sciemment la question, l'homme fit signe à son équipe de quitter le hall. Sous les regards stupéfaits et choqués des étudiants présents dans le bâtiment, Ed fut traîné hors de l'Institut à une vitesse vertigineuse. En l'espace d'un instant, il fut jeté dans le véhicule sécurisé et disparut du regard des spectateurs.

Dans son sillage brutal résonnaient les hurlements déchirants de Messaline. De rage et d'incompréhension, elle parvint à agripper l'un des hommes d'action pour l'empêcher de disparaître lui aussi.

— Je vous en prie, implora-t-elle de toutes ses forces, dites-moi ! Dites-moi où vous l'emmenez et de quoi il est accusé.

— S'il vous plaît, mademoiselle, laissez-nous faire notre travail, tenta le policier avec fermeté, bien que son regard trahît sa compassion pour une si jolie jeune femme.

— Pitié..., gémit-elle en s'accrochant désespérément à l'unique forme de l'homme.

Ce dernier hésita puis se laissa fléchir par la détresse de Messaline. Dans un murmure illégal, il lâcha :

— Actes de terrorisme et complicité dans un attentat terroriste. Si vous voulez un conseil, mademoiselle : oubliez-le.

2

Alister Magnus jubilait. Depuis une heure, cet homme de loi froid, ambitieux et consciencieux jusqu'à la rigidité, ne prenait même plus la peine de feindre la modestie. L'ambiance dans le bureau sombre et dépouillé du magistrat était si tendue qu'une vibration aurait pu rompre la ville entière. Heureusement, Magnus n'était pas d'un tempérament vibrant.

Une communication de l'extérieur perturba l'atmosphère lugubre.

— Je vous écoute, fit Magnus d'une voix nasillarde.

— Le suspect vient d'être appréhendé, monsieur, annonça la voix au travers de l'interface de communication. Nous vous l'amenons.

— Beau travail, reconnut le magistrat avant de mettre fin à l'échange.

Son profil de corbeau visa l'assistant juridique, lequel était sur pause et en attente d'un nouvel ordre.

— Magnifique, se délecta Magnus.

— Vous allez l'interroger dès son arrivée, ou on lui fait passer la nuit en cellule ? demanda l'assistant.

— Évitions de lui permettre de reprendre ses esprits. Cet interrogatoire est crucial.

— Pensez-vous qu'il va nous livrer des informations ?

— Ceux qui ont directement participé à l'attentat sont morts.

Ne rêvons pas : s'il a survécu et qu'il s'est fait prendre, c'est parce qu'il n'est qu'un pion secondaire. Mais un complice, même lointain, c'est toujours mieux que rien.

— Alors comment remonter jusqu'aux autres cellules terroristes ?

— On ne pourra pas. Pas tout de suite. Ce qui se joue ici n'est pas tant la justice pour les familles des victimes qu'un pas de plus dans la guerre contre les territorialistes. C'est une question de stratégie.

L'assistant ne chercha pas à dissimuler qu'il ne comprenait rien à ladite stratégie. Il n'était qu'assistant, après tout.

— C'est la première fois que nous prenons vivant un suspect qui a un lien avec le mouvement terroriste, pontifia le magistrat.

Nous allons faire un exemple et montrer à ces fanatiques que nous sommes aussi déterminés qu'eux et prêts à en découdre. Cette affaire, croyez-moi, fera date dans la lutte contre les territorialistes.

– Et dans votre carrière, nota l'assistant, qui apprenait vite, finalement.

– Je ne suis que l'instrument de la Justice. L'avenir dira jusqu'à quel point elle me fait confiance.

– Dois-je faire avertir le gouverneur ?

– Faites. Je me charge de l'interrogatoire. Ne laissons rien au hasard. Je veux un jugement par le tribunal extraordinaire.

– La peine de mort et l'exécution en référé ? N'est-ce pas prématuré ?

– Nous sommes en guerre. Et, dans une guerre, la communication est aussi importante que les batailles. Pas de débats pour ces meurtriers. Il n'y aura que la mort.

L'assistant se garda bien de sortir du cadre de sa fonction et appuya sur la puce de communication qu'il tenait au creux de sa main. Un écran holographique prit forme devant lui. Il toucha les onglets virtuels pour être mis en contact avec le bureau du gouverneur. Avant de quitter le bureau, et comme il apprenait vraiment rapidement, il n'oublia pas de conclure :

– Toutes mes félicitations, monsieur.

∞

Ed patienta à peine deux heures dans sa cellule. Deux heures durant lesquelles aucune de ses questions, pourtant hurlées avec beaucoup de clarté, n'obtint de réponse. Dans la petite pièce exsangue, les murs gris faisaient office d'horizon et, au bout d'une demi-heure d'incarcération, le jeune homme commença à suffoquer. Le cloisonnement déstabilisait Ed, car il avait grandi enfermé à l'extérieur, faute d'un foyer digne de ce nom. Dehors, il se débrouillait toujours, quel que soit l'environnement, même le plus aride et hostile. C'était son terrain de jeu, son habitat naturel. Mais entre quatre murs étroits les réflexes de survie d'Ed étaient comme court-circuités. Il finit par se murer dans le silence. Tout était calme. En surface.

Puis la procédure mit fin à sa fausse tranquillité. On l'extirpa

de la cellule pour lui faire traverser un couloir étroit dont l'éclairage blafard et cru donnait aux visages qu'il croisa des allures de spectres. L'atmosphère monacale qui accompagnait ses pas jusqu'à la salle d'interrogatoire sonnait comme une prière inutile. Il sembla à Ed que les minutes s'allongèrent et que la traversée dura des heures. Quelque chose dans les tréfonds de sa conscience lui chuchota que cette procession compterait parmi ses souvenirs les plus importants. Chaque détail des aspérités de la peinture ou de l'odeur des uniformes de ceux qui l'emmenaient méritait donc toute son attention, et il eut l'impression que ses sens avaient gagné en précision. Son escorte le fit attendre devant une porte, elle aussi grise et sans distinction particulière qui aurait pu lui faire deviner ce qui se trouvait au-delà. Sur la gauche, une fenêtre rompait l'uniformité de la couleur et donnait sur un minuscule parc. Le ciel était pâle, assorti à la peinture. L'unique arbre décharné projetait son squelette en surimpression. Un esprit mystique aurait eu bien des choses à en dire. Des choses sombres et secrètes. Mais Ed n'était pas de ceux qui croyaient en l'irrationnel.

Les gardiens le firent entrer et asseoir. On magnétisa ses bracelets, de façon à coller les poignets du jeune homme aux accoudoirs du siège. Quelques secondes plus tard, Ed vit entrer un individu d'une trentaine d'années austère jusqu'à la démesure, le teint cireux, les joues creusées, et la silhouette famélique enchâssée dans un vêtement noir. Il aurait été aisé de le confondre avec l'arbre à l'extérieur.

— Monsieur Noxx, entama le végétal décharné, nous sommes ravis de vous avoir entre nos murs.

— « Nous » ? répéta Ed en feignant d'être calme et rassuré.

— La Justice. Et moi.

— À qui ai-je l'honneur ?

— Alister Magnus. Procureur de ville et chargé personnelle-ment de votre mise en accusation.

— Alors vous allez enfin pouvoir m'expliquer pourquoi je suis ici et pourquoi vos hommes ont débarqué comme des fous furieux dans mon école en traumatisant ma fiancée ?

Ed trépignait d'impatience.

— Pourquoi croyez-vous être, ici, monsieur Noxx ? demanda Magnus en tirant très lentement sa chaise.

– Je..., murmura Ed avant de hausser le ton. Je n'en sais rien ! On m'a plaqué au sol, collé dans un véhicule sans me dire où on m'emmenait, et jeté dans une cellule, le tout en moins d'une heure. J'ai des droits. Je les connais. Vous ne pouvez pas me priver de ma liberté sans me dire pourquoi, et, surtout, sans attendre la présence d'un défenseur.

– Vous semblez bien connaître le système judiciaire, commenta le magistrat.

– Ça n'a rien de surprenant. Je suis étudiant à l'Institut des sciences politiques et techniques depuis quatre ans. Ce que vous faites est de l'abus de pouvoir.

– Si vous connaissez si bien la loi, monsieur Noxx, vous devez savoir qu'il y a précisément un domaine dans lequel... eh bien, vous n'avez aucun droit.

Ed garda le silence. Il dut faire un effort de concentration. Sa peau pâlit à vue d'œil, laissant ses veinules nervurer ses tempes. Il entrouvrit la bouche, mais le son mit quelques secondes à sortir.

– En cas d'affaire de terrorisme ? balbutia-t-il.

– Eh oui. La sécurité prime sur les libertés.

– C'est... Non, ce n'est pas possible. Vous m'accusez d'être un terroriste ?

– Oh, pas que moi, monsieur Noxx, la Justice aussi. La Justice et moi sommes convaincus que vous avez aidé une cellule terroriste à commettre l'un des attentats les plus meurtriers de l'histoire des stations-cités. Et en approfondissant un peu les recherches, je pense que je pourrais découvrir que vous avez peut-être même participé directement à cet attentat.

Ed était translucide. La totalité de son sang avait déserté sa tête et dégringolé dans ses entrailles. Au bout d'une interminable minute, il articula :

– Attendez, vous parlez de l'attentat du spatioport ? L'explosion du Pharaon qui a tué tous ces gens et ces enfants ? C'est une blague ?

– Si vous me trouvez drôle, monsieur Noxx, vous avez un bien curieux sens de l'humour. Je suis sûr que la mort de ces enfants n'était pas ce que vous souhaitiez. Vous êtes un brillant étudiant, on vous a appris à calculer les risques. En cas de mort d'enfants, pas de négociation possible et c'est directement le tri-

bunale extraordinaire. Je suis sûr que vous savez tout ça. Aussi, je pense que les choses vous ont, comment dire, dépassé.

— Je jure que je n'ai rien à voir avec ça ! s'emporta Ed en tor-dant ses poignets entravés avec fureur. Vous ne pouvez pas accuser le premier venu d'un crime aussi grave sous prétexte que vous n'avez aucun autre suspect ! Nous sommes dans un monde libre !

— Oh, je suis bien d'accord avec vous. C'est pourquoi nous avons consciencieusement étudié les preuves qui vous accablent avant de vous arrêter. Nous sommes des fonctionnaires besogneux.

— Des preuves ? Quelles preuves ? hoqueta Ed, les pupilles dilatées de stupeur.

— Êtes-vous certain que vous n'avez rien à me dire, monsieur Noxx ? Car, une fois que j'aurai ouvert votre dossier, il vous sera difficile de plaider la coopération.

Ed grinçait des dents à chaque « monsieur Noxx », chacun plus condescendant que le précédent. Le tic nerveux au coin gauche de sa lèvre laissait voir la colère qui grondait en lui. Mais il fallait garder la tête froide et le cœur brûlant. Si jamais il faiblissait, s'il cédait à la panique et à son cortège d'incohérences, ce joueur procédural lui porterait l'estoc fatal.

— Je n'ai rien à vous dire, se renferma-t-il.

Il respirait mal. On pouvait percevoir un léger sifflement de peur entre ses deux poumons.

— Je vous aurai laissé une chance.

Tout en prononçant ces mots sur un ton de sentence pénale, Magnus effleura un point sur la table et un écran holographique apparut entre lui et Ed. Des images de l'attentat explosèrent sur l'écran virtuel en autant de corps cassés et de débris mêlés que le cadre pouvait en contenir. Ed eut un haut-le-cœur. Il serra les dents si fort que les muscles de sa mâchoire se tétanisèrent. Puis les horribles clichés disparurent, et un message s'afficha. Il disait :

Bien reçu la commande. Colis confirmé. Mais il manque des informations sur lieu et heure. Rendez-vous maintenu. Sois prudent, ils nous ont déclaré la guerre. Tu ne seras pas déçu, je garantis un maximum de sensations.

— Toujours rien à dire ? réitéra Magnus.

– Dire quoi ? demanda Ed, avec une naïveté sincère.

– Vous niez avoir reçu ce message ?

– Hein ? Mais bien sûr que oui, je nie ! Je n’ai jamais reçu ce message.

– C’est très ennuyeux. Parce que ce message est arrivé sur votre réseau personnel sécurisé.

– Sur mon réseau ? Quand ?

– Il y a un peu moins de trois semaines. Juste avant l’attentat.

– Je... Je n’ai pas regardé ma messagerie personnelle depuis presque un mois, répliqua Ed en reprenant espoir. Je vis comme un moine depuis le début des examens de fin de cursus. Je ne consulte que ce qui se trouve sur la plate-forme de l’Institut, où il n’y a que les messages administratifs. Mes proches me joignent tous sur mon portable parce qu’ils savent que je ne réponds jamais aux mails, vous pouvez leur demander.

– Bien. C’est fascinant. Dans ce cas, pouvez-vous m’expliquer ceci ?

Magnus passa les doigts sur une icône virtuelle, et un nouveau message apparut :

Bien noté. J’ai les renseignements. Pas d’inquiétude, je suis prudent, comme toujours.

Ed tressaillit, et se dandina sur son siège comme s’il avait été couvert de charbons ardents.

– Ce message a été envoyé de votre messagerie personnelle.

– Je n’ai pas envoyé ce message, je vous le jure.

– Vous niez avoir été en contact avec un certain « Astyanax » sur votre session privée ?

– Ou-i, appuya lourdement Ed. Je le nie.

– Vous savez, je suppose, qu’il est extrêmement peu probable d’arriver à pirater un réseau personnel, asséna Magnus.

– Heu... Je...

– Bien sûr que vous le savez, parce que vous êtes un étudiant brillant. C’est peu probable parce qu’un réseau personnel est lié au décryptage de données épidermiques et de signatures biologiques. Que ces données collectées à chaque connexion sont

traduites en code que l'utilisateur, lui-même, ignore. Alors, même à vous arracher un doigt, ce qui ne servirait à rien vu qu'il est nécessaire d'avoir des cellules vivantes, je ne vois pas comment on aurait pu utiliser sans votre collaboration votre réseau personnel.

Magnus ménagea son effet en laissant planer ce qu'il fallut de silence avant de conclure :

– Et je note, monsieur Noxx, que vous disposez encore de tous vos doigts. Alors, toujours rien à me dire ?

Les épaules d'Ed s'affaissèrent. Il portait déjà sur son corps les stigmates de l'effondrement de son monde. Il était politologue, pas technicien expert dans les réseaux de communication. Garder la tête froide. Et le cœur brûlant.

– Vous êtes muet ? piqua Magnus, non sans délectation. Permettez-moi donc de faire la conversation et de vous épargner un mensonge inutile. Votre bourse ne suffisait pas à satisfaire votre ambition et les besoins d'une fiancée issue d'un milieu bien supérieur au vôtre. Vous décidez donc de monnayer de petits services auprès de sympathisants territorialistes, car ils paient bien et vite. Plus vous réussissez à l'Institut, plus vous êtes bien vu par d'éminents professeurs, lesquels, pour en conseiller plus d'un, ont des liens avec de hauts dignitaires des stations-cités, et plus vous intéressez les cellules terroristes. C'est là que vous rencontrez Astyanax, un des organisateurs et kamikazes de l'attentat, que vous connaissiez peut-être déjà car il était aussi bien connu du milieu étudiant en temps que trafiquant de drogue. Celui-ci augmente la somme qu'il vous verse contre des informations précises sur les allées et venues des diplomates des stations-cités. Et qui mieux que le meilleur élève de l'Institut, celui qu'on pressent pour intégrer les rangs d'Ixion, celui qui a accès à tous les services et réseaux administratifs, peut dénicher ces informations ? Particulièrement concernant l'itinéraire du Pharaon, vaisseau diplomatique dont l'explosion a fait, je me permets de vous le rappeler, près de deux cent cinquante victimes, dont cent quatre-vingts enfants.

Ed blêmit, jusqu'à pratiquement disparaître.